

LACOLAFFEILLE

L'amour fait
aux femmes

Les hommes sont comme les jardins japonais

Les hommes sont comme les jardins japonais, faits de pierres et de graviers. Il leur est insupportable de voir une fleur se flétrir. Je suis une de ces fleurs et j'ai cinquante cinq ans. Dois-je me cacher derrière un paravent ?

Mon cas est loin d'être isolé. Ce n'est plus une épidémie, mais un véritable fléau.

Par moment, je me demande si le portable n'est pas responsable de cet affolement, comme si les ondes magnétiques agissaient sur une zone spécifique du cerveau.

Un peu comme les abeilles qui ne savent plus où elles habitent, pour raison non encore identifiée. Toujours le même script, la même histoire clandestine recommencée, mais en version accélérée par cette nouvelle possibilité de pouvoir communiquer dans la plus grande discrétion, à toute heure du jour et de la nuit.

C'est un jeu si délicieux. Des petits mots d'amour silencieux, tombés du ciel, d'au-

tant plus délicieux qu'illicites.
L'écrit plus que l'oral enflamme l'imaginaire.
Tête baissée, on fonce vers cette inconnue
dont on veut tout connaître. Très Vite. C'est
dans l'air du temps très vite.

Cette période cataclysmique me fit envisager
la suppression de toutes mes souffrances par
une suppression radicale, celle de moi-même.
Toutes les solutions, pour cela, ont été mi-
nutieusement étudiées.

Revolver, pendaison, noyade, falaise, pont,
voie ferrée, dose massive de médicaments, sèche-
cheveux dans l'eau du bain, tête dans le
four, ciseaux dans la prise ne trouvaient aucu-
ne grâce à mes yeux.

Je voulais mourir digne.

J'aurais, en effet, souhaité que quelqu'un se
charge de cette tâche, qu'on m'assomme, qu'on
m'achève, comme les chevaux.

J'ai décidé de mourir de faim. Ne plus boire,
ne plus manger, juste fumer, puisque fumer tue.
Cela me paraissait moins douloureux, pour
mes parents, mon fils. Moins brutal.

J'étais plombée, figée, immobile et malgré l'état second dans lequel me mettait le jeûne, la souffrance était diluvienne. Exsangue, dissolue, soumise à la dictature d'un individu à sang froid qui m'infligeait sa loi.

J'étais neige, glace, froid, gel à pierre fendre, j'étais en cendres...

Et toujours là, hélas.

Mais quel est donc ce fluide qui me relie à lui, malgré moi, me désagrège, me vampirise, m'ensorcelle, jusqu'à m'annihiler ? Le cœur en transes, le corps de part en part, percluse de douleurs, je ne sais plus me défendre. J'ai peur. Je suis captive à mon insu, brisée par son absence, cadennassée, déchue. « J'ai deux trous rouges au côté gauche ».

Nous avons connu tant d'émois, de communion, de fusion d'âmes, ne pouvant nous quitter ni une nuit, un jour, une heure... Pas un trajet, même de cinq minutes en voiture, sans que l'on ne se prenne la main, pas une projection de film sans qu'on ne le regarde, enlacés. Rare, au bout de trente trois ans de mariage.

Alors que faire ? que faire ? Lever le camp ?
Je ne le peux, je suis dépendante et mesure au-
jourd'hui l'ampleur de cette dépendance, de
cette souffrance du manque tentaculaire.
Je l'aime en linéaire et même en exponentiel.
Les hommes aiment-ils en dents de scie ?

Mon Dieu, désintoxiquez-moi.
Déprogrammez-moi, je ne veux plus me re-
connaître en cette vie en pluie.
Mon corps hurle, se recroqueville comme ce-
lui d'un drogué en manque, je somatise par
tous les pores. Où trouver un produit de sub-
stitution ? Où ? Je ne me noierai ni dans l'al-
cool, ni dans les barbituriques, ce n'est pas dans
ma nature. Chaque instant est vécu en live,
sans artifices, ni huile de bison, devant l'in-
différence du monde alentour qui continue de
tourner.
L'amour est mercure, myriades de petites per-
les qui s'amuse de moi.

Lorsqu'une femme mariée semble vaciller, po-
sez-lui la question de savoir comment son mari
se comporte avec elle, Docteur... Si elle est

pudique, elle ne vous répondra pas et cachera la manière dont il la traite...

Des maladies insidieuses sous-jacentes ainsi se développent, elle, elle en connaît la cause.

Comme les femmes battues, elle n'ose parler. Que de coups dans l'estomac, de bleus à l'âme.

La science vient de démontrer les ravages occasionnés par de telles attitudes.

Je cite :

« Les ruptures font mal : pour la première fois, grâce à l'imagerie par résonance magnétique, des chercheurs californiens ont montré que le fait d'être rejeté, activait la même zone du cerveau que celle sollicitée en cas de douleur physique. Autrement dit, une rupture amoureuse peut faire très mal, au sens propre du terme. »

A-t-elle eu tort, Isabelle, de prendre la défense des femmes maltraitées ? rompues ? Je ne le crois pas. Elle dénonce seulement le harcèlement moral au sein du foyer, la manière la plus courante de la traite des femmes.

Les tyrans sont proches, tout proches, pas seulement dans les pays lointains, des tyrans

domestiques, qui, par leurs phrases crapaudines, déversées comme des cailloux d'un camion-benne, font plus de malades et de mortes qu'on ne le pense. Ils ne sont pas incriminés pour cela.

Isabelle le crie haut et fort. Tant d'actes tragiques sont développés dans la presse, il faut bien qu'un jour, quelqu'un se jette à l'eau pour dénoncer ce constat matrimonial.

Il existe en Angleterre, et tout récemment en Espagne, une loi qui condamne la cruauté mentale. Il paraît qu'en France, on y vient. Une loi a été votée au mois d'avril de cette année. ... et j'apprends qu'il n'y aura aucune grâce présidentielle concernant les auteurs de violences conjugales. Quand les chiffres parlent et qu'une femme, tous les quatre jours, en meurt dans l'hexagone, il est temps d'y venir...